

Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « *Le livre aimé du peuple* ». *Les almanachs québécois de 1777 à nos jours*

Québec, Presses de l'université Laval, coll. Cultures québécoises, 2014,  
422 pages

Nicolas Brucker

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9421>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9421

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 375-377

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Nicolas Brucker, « Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « *Le livre aimé du peuple* ». *Les almanachs québécois de 1777 à nos jours* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9421> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9421>

---

de l'école est reprise par Danielle Josèphe qui montre comment intégrer l'interculturel dans l'enseignement du français langue étrangère et seconde. En revanche, dans son étude du cas d'une entreprise franco-latino-américaine de parfumerie, Emmanuel Sauvage (pp.93-98) montre l'importance de la compréhension réciproque.

Diana Balaci (pp.77-80) explique comment l'interculturalité est apparente dans les bâtiments de l'Institut français de Bucarest. Simon Bouquet (pp. 127-142), utilise comme support de ces démonstrations la Déclaration universelle des droits de l'homme dont il fait une intéressante analyse sémantique.

Ce livre contient des articles de qualités inégales. L'article sur l'interculturel franco-allemand et les styles de management dans les firmes multinationales de Véronique Boirie (pp. 45-50) ne fait aucune référence aux nombreux travaux sur ce sujet liés aux rapprochements européens ou aux tentatives échouées dans le domaine de la construction de matériel de transport, de la pharmacie, des télécommunications et de l'informatique. La conclusion est alors banale ou évidente, selon de quel point de vue on se place : « Les logiques de fonctionnement dans les groupes étudiés sont différentes selon le rapport au pouvoir et à l'autorité et posent la question du rôle des managers et de leur manière de le vivre selon la culture nationale d'origine » (pp. 45-50). L'article de Gilles Lecointre (pp. 71-76) apporte peu d'éléments au débat, mise à part une idée assez éloignée qui est celle de l'instauration d'un contrat d'emploi à long terme dans l'entreprise (CELTE).

Sur le plan de la forme, l'article de Maria del Carmen Méndez García (pp. 87-92) rédigé en espagnol aurait mérité un résumé en français ou en anglais. Pour éviter la répétition des mêmes auteurs comme Philippe d'Iribarne, Geert Hofstede, Luc Boltanski et Ève Chiapello..., une bibliographie commune aurait pu être présente, d'autant plus que la forme des bibliographies est différente d'un article à l'autre. Sur ce sujet, de trop nombreuses citations d'auteurs ne sont pas présentes dans la bibliographie. Mentionnons par exemple « (Jamet, 2009) » dans l'article de Didier Bottineau (p. 125).

Le livre se termine par deux points de vue apportés, d'une part, par les acteurs du master Interculturel et international de l'université Paris Ouest Nanterre La Défense et, d'autre part, par ceux du master Management interculturel de l'université Dauphine. Signalons la vision réaliste de ces acteurs qui s'interrogent notamment sur les relations entre les

formations et les entreprises et sur la réalité concrète des modèles universels de gestion. Ces résumés et commentaires sont d'excellents apports pour guider le lecteur dans la lecture du volume, tant les différences sont réelles.

**Bruno Salgues**

Cis, Institut Mines Telecom, F-42000  
bruno.salgues@mines-telecom.fr

**Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « Le livre aimé du peuple ». Les almanachs québécois de 1777 à nos jours.**

Québec, Presses de l'université Laval, coll. Cultures québécoises, 2014, 422 pages

Fruit d'un long et patient dépouillement des quelque 150 titres d'almanachs canadiens-français parus de 1777 à nos jours, l'ouvrage réhabilite un livre, sans doute aimé du peuple, mais tout aussi sûrement méprisé des élites. Sorti de l'ombre grâce aux études culturelles, il a depuis lors bénéficié d'une redécouverte, mais essentiellement dans les domaines européen, d'une part, et nord-américain de langue anglaise, d'autre part. Le domaine canadien-français était resté *terra incognita* jusqu'à ce qu'un Vasco de Gama de la recherche résolut de se lancer dans son exploration. Il en résulte un livre passionnant, tout à la fois érudit et profond, fourmillant d'informations, d'études de cas, de données chiffrées, et mettant en perspective les phénomènes observés dans l'horizon de la culture médiatique de chacune des époques parcourues. Car en 150 ans de règne éditorial, l'almanach a considérablement évolué, comme ont évolué les conditions de la production, diffusion, réception de l'imprimé. À travers ce média, c'est donc une histoire du livre canadien-français entre 1800 et 1950 qui est ici contée dans ses aspects sociologiques, économiques et littéraires.

L'almanach, dont le nom, dérivé de l'arabe, signifie « livre de comptes », a gardé dans son ADN générique ce trait de comput qu'on retrouve dans sa partie calendrier, mais aussi dans sa fonction de vademecum, qui implique une présentation ordonnée et systématique des savoirs. Publication périodique annuelle, généraliste ou spécialisée, l'almanach touche toutes les couches de la population. Apparu presque au début de l'imprimerie, il a lié son sort à l'histoire du livre en Occident. Comme le livre, il connaît son *triomphe* en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle, avant d'engager son déclin au siècle suivant. Tout autre est la chronologie américaine : c'est à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle que l'almanach canadien-français connaît son âge d'or. Ce décalage de plus d'un siècle rend la réalité canadienne particulièrement intéressante. En effet, elle permet

d'observer un phénomène de transfert en évaluant les filiations interculturelles, en identifiant les modèles et en mesurant leur adaptation ; mais elle présente aussi le cas de la survivance dans le monde moderne d'un média traditionnel qui tend à s'ajuster aux réalités nouvelles dans un environnement médiatique de plus en plus concurrentiel.

Pour mener à bien son enquête, l'auteur n'a pas privilégié l'approche diachronique, mais a choisi d'embrasser l'ensemble de la période, avec une prédilection pour les années 1880-1930, à travers une série de chapitres qui analyse les données du fait médiatique. Ainsi, touchant les contraintes du genre, l'étude littéraire est-elle étroitement liée à celle des publics et, au-delà, aux processus de construction identitaire, exceptionnellement complexes au Canada français. L'émiettement du propos, qu'une approche exclusivement descriptive aurait favorisé, est évité grâce à un cadre fortement problématisé et à une ambition qui consiste à tirer de l'étude d'un cas des conclusions applicables aux situations qui, dans d'autres contextes, mettent en jeu une culture traditionnelle à forte empreinte religieuse, un fait minoritaire, tant politique que culturel (et notamment linguistique), une prédominance du canal oral dans la communication intergénérationnelle, une affirmation des marqueurs d'identité.

Après avoir défini la matrice générique et ses quatre fonctions principales (mesure du temps, mémoire collective, savoirs pratiques, récits instructifs et divertissants), qui font de l'almanach une encyclopédie portative, périodique et évolutive, l'auteur propose une périodisation en trois temps, de la lente affirmation (de 1777, date du premier titre, l'*Almanach encyclopédique*, à 1860) à l'âge d'or (1860-1918), puis au déclin (1918-1950). Que le sous-titre de l'ouvrage, annonçant « de 1777 à nos jours », n'induisse pas en erreur : il n'est pour ainsi dire pas question de l'époque contemporaine. Si l'*Almanach du peuple* est encore aujourd'hui édité au Québec, c'est n'est que comme une pâle et anachronique survivance d'un phénomène d'édition qui appartient bien à un état révolu de la société, qualifié par l'auteur de *pré-moderne*. Prototypique du genre tout entier, ce dernier titre est indissociable du destin de la librairie Beauchemin, première maison à Montréal entre 1840 et 1940. D'ailleurs, l'expression « livre aimé du peuple » est à l'origine appliquée au seul *Almanach Beauchemin*.

Tout au long de son propos l'auteur ne cesse de revenir sur la dimension de transfert culturel, qu'il faut comprendre de deux manières : d'une part, comme retraduction d'un modèle éditorial antérieur, que les

almanachs canadiens-français ne se contentent pas de reproduire, mais qu'ils refont en profondeur pour l'acclimater aux particularités de la société canadienne ; d'autre part, comme recyclage de textes, nationaux ou étrangers, de savoirs et d'informations. À l'origine simple brochure éphémère, l'almanach se transforme en un livre, pouvant compter jusqu'à 450 pages et destiné à la conservation : reliés, les almanachs doivent constituer une encyclopédie populaire. Les traces manuscrites que les lecteurs ont parfois laissées sur les exemplaires qui restent témoignent des pratiques d'usage et de lecture.

Nécessaire, mais plus attendu, tout un chapitre (pp. 145-190) est consacré aux savoirs pratiques qui font de l'almanach une « encyclopédie cumulative du peuple » : données calendaires, pronostics et prophéties, savoir-vivre, médecine, agronomie et économie ménagère forment un ensemble totalisant les savoirs réputés de première nécessité. En cela, on est dans la lignée des études déjà menées par Robert Mandrou (1964, *De la culture populaire aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock), Geneviève Bollème (1969, *Les Almanachs populaires aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Essai d'histoire sociale*, Paris/La Haye, Mouton) ou Lise Andries (1994, *Le grand livre des secrets. Le colportage en France aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éd. Imago) sur la culture populaire de l'écrit, qu'elles soient appliquées à la Bibliothèque bleue de Troyes ou à l'almanach. Mais on songe aussi aux travaux de Philippe Martin (2003, *Une religion des livres (1640-1850)*, Paris, Éd. du Cerf) sur le livre de piété et aux pratiques de lecture intensive qui y ont été repérées et analysées.

L'almanach a joué dans les provinces francophones du Canada, tout spécialement sensibles aux influences multiculturelles, un rôle déterminant dans la construction d'une identité nationale. En convoquant les mythes, les figures ou héros fondateurs dans un triple rapport au passé, au territoire et à la langue, il a contribué à donner à la société canadienne-française les moyens de son projet politique. Il a été le porte-parole d'un destin national à accomplir. On mesure la part d'imaginaire dont est faite la communauté nationale en lisant l'analyse de la figure de l'*habitant* (pp. 216-222), le paysan québécois, représentative de la nostalgie d'une société engagée dans une urbanisation à marche forcée pour un modèle social traditionnel et largement idéalisé. Très présente dans l'almanach, la littérature nationale est un autre marqueur d'identité, de même que la langue, au cœur des débats entre 1910 et 1930. Mais ce sujet est loin de faire l'unanimité : alors que l'*Almanach du peuple*

et l'*Almanach Rolland* défendent l'idéal d'une société canadienne biculturelle et bilingue, l'*Almanach de la langue française*, appuyé par les milieux conservateurs et proches de l'Église catholique, marque sa distance vis-à-vis de la culture anglophone et appelle à un recentrement ethnoculturel. Cette mémoire nationale cohabite avec les identités régionales. Un discours de et sur la région met l'accent sur les actes fondateurs et les figures tutélaires locales. La province de Québec, la plus peuplée et la plus urbanisée des provinces francophones, et à bon droit particulièrement étudiée dans l'ouvrage, ne doit pas faire oublier les autres régions.

Si la place de la littérature fictionnelle est plutôt marginale dans l'almanach, nombreuses sont les formes dites semi-orales : anecdotes, proverbes, chansons, énigmes, devinettes, charades, pensées. Elles sont soumises au processus de réoralisation au gré duquel se réaffirment les solidarités communautaires. Autour du lecteur ou du conteur, les liens entre les générations ou entre les catégories sociales se retissent. Les formes brèves et simples, qui croisent l'expérience du quotidien avec les divers modes de représentation du vécu, jouent un rôle de médiateur (pp. 317-325). Articulant les deux fonctions de scripturalisation, mise en écriture de formes orales, et d'oralisation des formes écrites, remises dans le circuit de la communication orale par la pratique de la lecture à haute voix, elles relèvent d'une pratique populaire de l'écrit. Mais, genres transitionnels entre l'écrit et l'oral, elles introduisent incidemment le lecteur aux formes littéraires les plus sophistiquées, dont l'almanach ne fait que donner un échantillon. Loin de mépriser ce support, écrivains et journalistes y apportent leur contribution ; ils pensent que l'almanach doit rapidement leur assurer la notoriété. Des études de trajectoires, exemples représentatifs d'éditeurs, de rédacteurs ou d'auteurs, sont proposées : Ludger Duvernay, Paul-Marc Sauvalle, Sylva Clapin, Louis Fréchette ou Albert Tessier bénéficient de notices fort instructives.

Évoluant parallèlement avec l'imprimé, comme lui, l'almanach profite du développement de l'illustration (pp. 354-362). Rare à ses débuts, l'image, artistique, didactique ou commerciale, envahit peu à peu les publications, comme le prouvent les relevés quantitatifs qui sont produits (pp. 355-356). Les messages publicitaires sont très présents dans la première moitié du *xx<sup>e</sup>* siècle (pp. 51-63) : l'almanach devient alors un « vecteur de diffusion sociale et mentale de la nouvelle culture de consommation de masse au Canada » (p. 53). Face aux transformations

du paysage médiatique, il met en place des stratégies éditoriales, plus ou moins suivies d'effet. Celles-ci ne font que retarder l'inéluctable disparition de ce support, concurrencé par les journaux, les magazines, les encyclopédies, comme l'*Encyclopédie Larousse* dans sa version canadienne-française ou des compendiums, comme le *Reader's Digest*. Dans sa prospérité comme dans son déclin, il témoigne des changements subis par la société canadienne-française, notamment dans ses couches populaires, à l'acculturation desquelles il a fortement contribué.

Nicolas Brucker

Écritures, université de Lorraine, F-57000  
nicolas.brucker@univ-lorraine.fr

Jean-Yves MOLLIER, *La mise au pas des écrivains. L'impossible mission de l'abbé Bethléem au *xx<sup>e</sup>* siècle.* Paris, Fayard, 2014, 511 pages

Jean-Yves Mollier, l'une des figures de proue du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, auteur d'une trentaine d'ouvrages sur l'histoire de l'édition, l'imprimé, la censure, l'histoire culturelle et la Troisième République, livre un volume qui s'inscrit dans la suite de plusieurs de ces thèmes de prédilection. Celui-ci renseigne abondamment sur l'action militante de l'Église et de l'ensemble des catholiques en France contre cette « mauvaise presse » et, partant, sur d'autres média de masse – presse illustrée, radio, cinéma, et autres vecteurs des « mauvaises mœurs » – les baignades à la plage, entre autres. Il est riche, explorant les routes déjà bien balisées, mais aussi des chemins de traverse qu'emprunte cette action. Mais, simultanément, l'ouvrage désarçonne parfois.

Ici, l'historien relie le combat contre la censure d'hier et d'aujourd'hui à celui mené par l'abbé Bethléem, personnalité de l'Église catholique qui s'érige, avec le soutien de sa hiérarchie, en prescripteur d'ouvrages et censeur des mœurs, « mauvaises pratiques » telles que les médias, dans son acception large, semblent œuvrer à encourager ; à promouvoir. Précisons que ces pratiques incluent la lecture des bandes dessinées suivant le modèle américain – introduites en France dans les années 20 – et que contrôleraient des éditeurs juifs. Ces thématiques antisémites et hostiles aux francs-maçons, que reprendrait le régime de Vichy marquent les écrits de l'homme pieux.

La couverture du livre montre un prêtre devant un kiosque à journaux déchirant l'un de ceux-ci. Ceci résume bien l'action de l'abbé Bethléem, censeur autodésigné, soutenu par l'Église catholique et sévissant contre « la mauvaise presse » au cours de la première moitié du